

**Sun Yat-Sen**  
Texte inédit

Alain Grandbois et Luc Bouchard

Volume 30, numéro 2, automne 1994

Alain Grandbois, lecteur du monde

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/035946ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/035946ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Grandbois, A. & Bouchard, L. (1994). *Sun Yat-Sen : texte inédit*. *Études françaises*, 30(2), 83–107. <https://doi.org/10.7202/035946ar>

# Sun Yat-Sen

## Texte inédit d'Alain Grandbois

Introduction et établissement du texte  
PAR LUC BOUCHARD

### INTRODUCTION

Il n'existe que trois êtres respectables : Le prêtre,  
le guerrier, le poète. Savoir, tuer et créer.<sup>1</sup>

C'est entre la publication de *Né à Québec* et la rédaction des *Voyages de Marco Polo* qu'Alain Grandbois travaille à Sun Yat-Sen. Resté inachevé, ce texte, à la fois chronique historique et biographie, peut facilement être vu comme un chaînon manquant liant le récit de l'exploration du territoire américain par Louis Jolliet à celui du parcours oriental de l'illustre voyageur vénitien. Grandbois, on le sait, aimait se projeter dans ses personnages : par l'évocation de Jolliet et de Marco Polo, c'est un peu sa propre découverte du monde qu'il revit. Qu'en est-il pour Sun Yat-Sen ?

Voyageur, l'homme politique chinois l'a été ; mais il a surtout mené à terme une révolution, réussissant, au bout de 25 ans de lutte à détruire un régime croulant sous les traditions millénaires. C'est grâce à lui, si, en 1911, les rebelles ont pu renverser la dynastie mandchoue, régnant depuis 1644 sur un empire vieux de 40 siècles, et établir la démocratie. Sun Yat-Sen a pris, avec les années, une dimension quasi-mythologique : plus que le père de la République de Chine, il en est le

1. Charles BAUDELAIRE, *Mon cœur mis à nu*, dans *Œuvres complètes*, Robert Laffont, « Bouquins », p. 410.

démiurge. Malgré ses échecs successifs lors de ses brefs passages à la présidence et la confusion de ses théories politiques, il est demeuré, pour les Chinois, Sun Wen, ou Sun le lettré, *celui qui sait*<sup>2</sup>. Conscient de son pouvoir de conviction, il a su libérer tout un peuple de la crainte atavique de dieux exigeants et vengeurs, et s'assurer, du même coup, sa gloire personnelle.

Plus que le portrait d'un homme politique, c'est toute une évocation de ce qu'était la Chine à laquelle nous convie Grandbois avec ce texte. Les plans qu'on trouve parmi les manuscrits indiquent que le projet de Grandbois était de faire terminer son récit avec la réussite de l'insurrection de 1911. De plus, les versions les plus tardives (qui ont servi de texte de base pour cette édition) voient s'intercaler entre chaque chapitre de *Sun Yat-Sen* un chapitre des *Chroniques de l'Empire*. C'est la Chine d'avant le chaos qui nous est ici présentée, chaos qui, contrairement à la seconde grande guerre, a été bénéfique : une nation s'en est trouvée libérée (du moins l'a été dans l'optique de Grandbois, qui ne pouvait prévoir la suide des événements) et a pu ainsi devenir, selon les termes de l'auteur, « notre magnifique alliée<sup>3</sup> » dans le combat qui opposait alors l'Occident au fascisme.

Sous sa plume, la Chine devient une terre porteuse de héros et de tyrans, le courage et la cruauté se côtoient, et chaque geste fait se répercute sur tout l'Empire. Mais, fidèle à lui-même, Grandbois n'enjolive, somme toute, que très peu : Sun Yat-Sen est aussi rigoureusement documenté que peuvent l'être *Né à Québec* ou *Les Voyages de Marco Polo*. C'est bien appuyé sur la plus fidèle biographie du révolutionnaire chinois écrite à l'époque, *Sun Yat-Sen Libérateur de la Chine* de Mgr Henry Bond Restarick, sur les propres écrits de Sun, *Les Souvenirs d'un révolutionnaire chinois* et *Les Principes de la démocratie*, que Grandbois rédige son texte. Les sources pour les *Chroniques de l'Empire* sont plus diffuses : les travaux de Georges Maspéro ainsi que possiblement *Les Annales de Chine*, ont été lus par l'auteur et lui ont servi de points de repères<sup>4</sup>.

C'est à une époque où l'Europe voit se multiplier les chefs d'État dangereusement charismatiques que Grandbois se penche sur la figure de Sun Yat-Sen. Il travaillera sur ce

2. Ainsi, lors de la manifestation des étudiants sur la place Tien an men, les portraits de Mao qui entourent la place avaient été remplacés par ceux de Sun Yat-Sen.

3. Alain GRANDBOIS, *Quelques aspects de la Chine*, BNQ, 204/4/11.

4. Les notes qu'on trouve avec les manuscrits aux archives de la Bibliothèque nationale prouvent que plusieurs autres ouvrages ont été lus par Grandbois, mais ceux-ci sont soit introuvables, soit plus difficilement retraçables dans son texte.

récit en deux temps : une première fois à Paris, en 1935, et une seconde à Port-Cros, en 1938. Dans les deux cas, Grandbois revient alors d'un long séjour en Orient et l'écriture lui permet peut-être de retrouver ces terres tant aimées. C'est la dernière version, celle, dactylographiée, de 1938, qui sert de texte de base pour cette édition<sup>5</sup>.

Ce qu'Alain Grandbois a vu dans Sun Yat-Sen, c'est possiblement un double négatif de lui-même : l'écrivain occidental fasciné par l'Asie rencontre le politicien oriental converti aux vertus des démocraties américaines et européennes. Et le poète, comme le rebelle, a, de son côté et à sa manière, conduit sa révolution.

5. Le TEXTEDEBASE est constitué de : 27 feuillets (21,2cm x 27,6cm) dactylographiés et annotés au plomb par l'auteur ; paginés de 1 à 27 au centre de la marge supérieure, le numéro 1 est inscrit au crayon. Existente également des fragments de versions antérieures :

I : 78 f. (14cm x 21,5cm) au plomb sur papier blanc, arraché d'un carnet ; paginé de 1 à 78, en chiffre arabe encadré dans le coin supérieur droit. « Sun Yat-Sen » apparaît souligné au centre de la marge supérieure de toutes les pages.

II : 5 f. (20cm x 25cm) au plomb sur papier jaune et mince, numérotés de 1 à 5 en chiffres arabes encadrés dans le coin supérieur droit. Le manuscrit est daté à deux reprises : à la page 1, dans le coin supérieur gauche, « 1<sup>re</sup> version 7 janvier 35 mardi 25 janvier 38 » ; à la page 3, dans le coin inférieur gauche, « 1<sup>er</sup> février, 7<sup>e</sup> soir ».

IIa : 34 f. (10cm x 18cm) au plomb dans un carnet de papier ligné et à reliure de carton rouge, numérotés de 1 à 34 en chiffres arabes dans le coin supérieur droit.

Nous reproduisons ce texte avec l'aimable autorisation de Jeanne Drouin-Grandbois.

## SUN YAT-SEN

## I

La femme de Sun Tat Sung<sup>1</sup>, du hameau de Choy<sup>2</sup>, dans la province de Canton<sup>3</sup>, subit une nuit, alors qu'elle était grosse de huit mois, l'angoisse d'un cauchemar terrifiant. Le dieu central de la Trinité du village, que l'on nommait Buck Dai<sup>4</sup>, lui était apparu soudain, et dressé devant elle, lui avait tenu, d'un air menaçant et dans une langue étrange, des propos dont elle n'avait pu saisir la signification. Mais il portait la longue chevelure du deuil. Et quand les ombres se furent refermées sur le dieu, la femme, s'étant réveillée, sanglota, jusqu'à l'aube. Un mois plus tard, elle accoucha d'un garçon. Elle l'appela Tai-Cheong<sup>5</sup>. (Tai ou Dai : dieu; Cheong : serviteur).

Or ceci se passait le vingt-cinquième jour de la neuvième lune dans la cinquième année du règne de l'empereur Tung-Tai<sup>6</sup>. Pour tout dire, le 2 novembre 1866<sup>7</sup>.

\* \*  
\*

Tout le long du jour, de l'aube au crépuscule, enfoncé dans la tourbe jusqu'aux reins, Sun Tat-Sung peinait dans la rizière. Sa femme et son fils aîné, Ah-Mi<sup>8</sup> — l'Enfant de l'Orgueil — travaillaient avec lui. Bientôt, perché sur le dos du buffle, grave et muet comme tous les enfants chinois, Tai-Cheong les accompagna.

Sun Tat-Sung jouissait de la location de la rizière et devait abandonner au propriétaire la moitié du revenu de la double récolte annuelle.

1. Sun Tat-Sung (1814-1883) ; on ne connaît ni le nom, ni les dates de naissance et de mort de sa femme.

2. Petit village au sud de Canton, situé près de la côte sud-est de la Chine.

3. Il s'agit en fait de la province de Kouang-tong, Canton, maintenant aussi Kouang-tcheou, en est la capitale.

4. La religion traditionnelle chinoise accordait à chaque village trois dieux comme protecteurs.

5. Tai-Cheong, plus tard Sun Yat-Sen (1866 - 1925).

6. Tung-Tai ou T'ong-tche (1858-1875). Arrivé au trône à quatre ans, la régence sera confiée à sa mère, Ts'eu-hi, concubine de l'empereur.

7. Grandbois tire cette information de la biographie *Sun Yat-Sen Libérateur de la Chine* par Henry Bond Restarick ; cependant, la plupart des historiens et biographes subséquents datent la naissance de Sun du 12 novembre 1866.

8. Sun Ah-Mi (1854-?).

Dans les rares années fastes, il parvenait à nourrir sa famille. Les autres années apportaient le choléra, la dysenterie, la malaria, les sécheresses, les inondations, les razzias des pirates, les exactions du vice-roi. Alors s'affairaient les pleureuses, alors criaient les enfants que la famine et les maladies gonflaient comme des outres, alors résignés, les hommes valides ensevelissaient les morts et faisaient brûler des papiers votifs sur l'autel des ancêtres. Chacun refoulait sa faim, tentait de la tromper avec des écorces, des racines. En prévision de quoi Sun Tat-Sung cachait dans les murs en torchis de sa misérable maison quelques rares sapèques qu'il avait enfilées sur une racine de bambou.

\* \*  
\*

Un jour Ah-Mi quitta brusquement la rizière familiale et s'embarqua pour les îles d'Hawaii, où le gouvernement réclamait de la main-d'œuvre. Là-bas, prétendait-on, le travail d'un homme actif et courageux était justement rémunéré. Il espérait faire des économies, s'établir plus tard à son compte. Plusieurs Chinois du Sud avaient réussi dans ces terres de l'Ouest. Ah-Mi était un jeune homme taciturne au front bas et tête que l'ambition de s'évader de la misère millénaire tenait depuis l'enfance. Il quittait ces terres jaunes sans regrets.

\* \*  
\*

Tai-Cheong fréquenta l'école du village. Le maître enseignait d'abord les caractères, et quand les élèves, après les avoir peints, les distinguaient les uns des autres, il leur en apprenait la signification. Il leur expliquait aussi les textes du *Livre des Mille Mots*<sup>9</sup>, les sentences de Confucius, les œuvres poétiques des premiers âges de la Chine. Cela durait des premières clartés de l'aurore aux premières ombres de la nuit. Le soir, Tai Cheong retrouvait ses parents, son bol de riz, sa natte.

Ainsi pendant des années. L'homme et la femme courbés dans la rizière, l'enfant penché sur les idéogrammes. Chaque printemps la plaine se transformait en un vaste lac jaunâtre d'où seuls surgissaient les tumuli boueux sous [lesquels] pourrissaient les ancêtres.

9. Référence probable aux quatre *Livres*, constitués de *La Grande étude*, *L'Invariable milieu*, *Les Entretiens de Confucius et de ses disciples* et *Les Œuvres de Mengzeu*, qui forment la base de l'enseignement classique.

Tai-Cheong allait atteindre sa treizième année quand une lettre de son frère parvint au village. Ah-Mi racontait qu'il exploitait un négoce dans l'île d'Oahu, non loin d'Honolulu. Ses affaires prospéraient. Il vantait les méthodes commerciales de l'étranger, leur promptitude à conclure un accord, l'aisance qu'ils pouvaient acquérir, la sécurité des biens, la justice des lois, la douceur du climat. Il connaissait suffisamment la langue anglaise pour satisfaire aux exigences de ses opérations. Il espérait devenir riche un jour. Il demandait enfin à son père de lui envoyer Tai-Cheong, à qui il ferait donner une éducation occidentale. Il le prendrait plus tard avec lui et l'initierait à ses affaires. Sun Tat-Sung sortit de ses cachettes quelques racines de bambous baguées de sapèques. Tai-Cheong prit passage à bord d'un vieux skipper américain. Il portait un petit bonnet de soie, une longue robe de lustrine brillante et noire, tous ses cheveux tressés en une seule natte qui se balançait dans son dos quand il marchait, comme un pendule.

\* \*  
\*

Kolokana<sup>10</sup>, roi canaque de l'Archipel Hawaïen, protégeait l'Église anglicane. Celle-ci était dirigée par le Révérend Willis<sup>11</sup>, qui avait réussi à gagner la confiance indigène. Les États-Unis d'Amérique convoitaient le protectorat des Iles. Les négociants Yank[ees] et les exportateurs anglais se battaient à coup de dollars et de livres. Father Willis avait imaginé de lutter à sa façon contre l'influence américaine en fondant le collège d'Iolani<sup>12</sup>, où les élèves recevaient une éducation strictement britannique. Les fils des armateurs, des capitaines, des trafiquants, des notables, des familles nobles d'Hawaï apprenaient, sous l'œil sévère des hauts portraits de Sa Majesté la Reine Victoria, la glorieuse histoire des conquêtes impériales en même temps que le mépris de la République américaine, cette parvenue. Par un concours de circonstances inespérées, Tai-Cheong du petit village de Choy fut admis au collège.

Il y trouva quatre compatriotes. Ils formèrent [un] groupe à part. Leurs camarades les brimaient, se moquaient

10. Kolokana ou Kamehameha III.

11. Le Rév. Alfred Willis, archevêque d'Honolulu.

12. Maintenant Bishop's College School. Selon Bernard Martin, le collège était dirigé par l'évêque d'Honolulu, M. Abel Clark et non par le Rév. Willis.

d'eux. Le jeu classique : tirer la natte. L'injure : Chinks. Mais tout cela sans conviction, sans méchanceté. Au vrai, aux yeux des petits d'Occidentaux, ces petits de Chinois ne possédaient pas d'existence réelle. Ils étaient d'amusants fantômes qui faisaient partie d'un décor exotique et provisoire et qui ne pouvaient en aucune façon être comparés à des personnes vivant à Londres, Manchester ou Chicago.

Les coutumes étranges d'Occident étonnèrent Tai-Cheong. Le noir était la couleur du deuil, on signifiait un acquiescement en penchant la tête de haut en bas, on levait un doigt de la main pour indiquer le chiffre I, le professeur chargé du cours se tenait en face de ses élèves, les femmes portaient la robe et les hommes la culotte. En somme, l'opposé des habitudes chinoises. Il se fit un ami. Il s'appelait Chang Kun Ai<sup>13</sup>, son aîné de quelques années, originaire comme lui de la province de Canton. Avides tous deux d'apprendre, ils s'entretenaient de leurs études avec cette sorte de respect sacré que tout Chinois porte à la science. Ils parlaient aussi du Blanc, qu'ils admiraient et méprisaient à la fois. Quel était son secret? Comment trouvait-il, avec cette nonchalance, dans la dure peine de la vie, les moyens mêmes qui le gardaient de la faim, de l'humiliation, du désespoir? Tout lui semblait dû. Il abordait à peine une terre étrangère que les biens de cette terre venaient à lui. Il lui suffisait de se poser en conquérant pour conquérir. Sa grossièreté, sa suffisance, son insolence, son manque de tenue et de dignité ne l'empêchaient pas de traiter avec les plus vieux mandarins, les plus hauts fonctionnaires, d'exiger et d'obtenir d'eux ce qu'il désirait. C.K.Ai attribuait le succès des Occidentaux à leurs méthodes de discipline et d'organisation. Il vantait la délimitation qu'ils avaient faite de leurs droits, la séparation des pouvoirs publics, la distribution d'une justice équitable, l'attention donnée aux sciences appliquées, ce souci toujours exigeant de vouloir plier la matière au bien-être et à la libération de l'homme. Ils ne se penchaient pas sur le passé pour rêver et s'attendrir, mais pour faire le point, et la dernière invention ne leur servait de tremplin que pour une nouvelle conquête. Ils procédaient par bonds, toujours en avant. Par contre la Chine stagnait dans la vénération des habitudes millénaires. Elle avait inventé la roue, la boussole, l'imprimerie, la poudre, la noria, la soie. Nul artisan chinois n'avait songé à donner à ces inventions de[s] perfectionnements qui eussent ouvert d'autres voies. Le marin d'Occident naviguait avec la boussole du temps de Confucius, le tisserand d'Occident travaillait sur

13. Auteur d'un ouvrage sur Sun Yat-Sen, *My Seventy-nine Years*.



le métier des Kong. Et malgré son génie, la Chine était à la merci de ces barbares qui avaient imaginé, avec la connaissance de la roue, une locomotive, avec celui de la poudre, un canon.

Et Tai-Cheong voyait les rizières de Choy, les hommes et les femmes courbés sur elles, comme des bêtes. Chaque jour, depuis toujours.

## CHRONIQUES DE L'EMPIRE

### I

Les Hia<sup>14</sup> déchirèrent brusquement les brumes de la légende, comme le dur feu d'un projecteur déchire la nuit, environ vingt-cinq siècles avant le Christ. Ils venaient du Nord-Ouest. Ils s'installèrent parmi les peuplades nomades des rives du Fleuve Jaune<sup>15</sup> et les soumirent.

Les Hia avaient la peau jaune-brun, les yeux obliques, le sang fécond. Ils étaient de mœurs sédentaires. À leur tête, des chefs de clans. Le plus puissant d'entre eux, après une guerre contre le peuple des Mia, qu'il gagna, se fit sacrer Empereur, fondant ainsi les différents clans en une seule nation. Il s'appelait Hoang-ti<sup>16</sup>. Il chargea ses capitaines d'organiser l'existence des vaincus. Ceux-ci, groupés par huit familles autour d'un puits, furent les serfs de la glèbe. Les Hia, devenus nobles, les gouvernaient, retiraient les profits de leurs travaux, s'exerçaient au tir à l'arc, [auquel] ils excellaient, et aux manœuvres de la guerre. Hoang-ti imposa ses lois. Chez le peuple, tout devait être uniforme, habitations, vêtements, vivres, ustensiles, outils. Ceux qui n'obéissaient pas étaient torturés et mis à mort. Le culte était réservé aux nobles et s'adressait au Souverain d'en Haut, de qui l'Empereur était l'unique mandataire. Lui seul pouvait offrir des sacrifices et donner une interprétation définitive aux phénomènes du ciel et de la terre. En outre, un culte officiel était rendu aux Génies des fleuves, des monts, du sol, des hommes célèbres et des héros qui allaient composer, à leur mort, la Cour du Souverain d'en

14. Hia ou Xia, Hsia, dynastie mythique chinoise, fondatrice de l'Empire, environ 2200 ans avant notre ère.

15. Il s'agit du fleuve Huang Ho (Houang-ho, Huang he) ; son débit très irrégulier et la grande quantité d'alluvions qu'il transporte font en sorte qu'il a provoqué de catastrophiques inondations.

16. Ou Huangdi, l'Empereur Jaune ; son avènement eut lieu vers 2698 av. J.-C.

Haut. Le peuple n'avait le droit qu'au culte du Patron local de leur village.

Mais il devait en outre pratiquer le culte des Ancêtres, qui était de forme privée. Ce culte était basé sur le principe de [la] dualité des âmes. De substance inférieure, la première âme s'éteignait avec la décomposition charnelle. D'essence immatérielle, aérienne, la seconde âme pouvait vivre pendant plusieurs siècles au moyen des offrandes et des rites. Ces devoirs incombaient aux parents et à leurs descendants. S'ils s'y dérobaient, l'âme seconde mourait avant [le] terme inscrit de son cycle, et les coupables étaient punis dans leur propre personne par leurs descendants qui, à leur tour, négligeraient de remplir les obligations sacrées. Les membres défunts, vivants et futur d'une même famille devenaient ainsi rigoureusement solidaires les uns des autres. Les Chinois ignoraient le concept de la vie éternelle.

Hoang-ti développa l'écriture, instaura le calendrier, fixa la gamme de la musique, facilita les échanges par la création d'une monnaie officielle. Il mourut chargé d'ans et de gloire. Les clans se réunirent, et son fils fut sacré Empereur. Plus tard, son petit-fils. Alors les empereurs furent saisis d'orgueil, recherchèrent par-delà leur grand Ancêtre une naissance encore plus illustre, prétendirent que la mère de leur race avait été fécondée par le Souverain d'en Haut. Yao<sup>17</sup>, le chef d'un autre clan fut élu.

Yao agrandit son territoire, conquiert les Li, peuplade apparentée aux Miao, se rapprocha du Sud, rejoignit le Fleuve Bleu<sup>18</sup>, colonisa, vainquit d'autres peuples, les I, race splendide, les Ti, pasteurs nomades, les Jong, aux cheveux ras, les Man, qui se tatouaient et dévoraient la chair crue, à qui il emprunta la science de l'élevage du ver à soie.

Il fonda l'Histoire officielle. Chaque parole prononcée dans son Conseil était peinte par un scribe muni d'un pinceau-réservoir, et des historiographes rédigeaient ensuite un texte conforme à certaines lois littéraires. Il modifia le calendrier établi par Hoang-ti, imposa l'année solaire de 366 jours, détermina les solstices et les équinoxes, nomma et baptisa les constellations. Son règne allait égalier en grandeur celui du premier Empereur des Hia quand les fleuves de Chine à la suite d'innombrables pluies débordèrent de leur lit et noyèrent les terres jaunes. Yao fit venir les magiciens, les divinateurs, les astrologues, tenta, avec leur concours, et afin

17. Son avènement eut lieu vers 2357 avant notre ère; il établit la capitale à King-yang, fit dresser un nouveau calendrier et inventa la musique religieuse.

18. Le Yang-tsé-Kiang, (troisième fleuve en importance au monde).

d'obéir au Mandat, d'interpréter les volontés célestes. Comme les désastres augmentaient au lieu de diminuer, il se crut indigne du commandement, prépara son abdication. Il avait un fils qu'il ne voulut point présenter aux chefs de clans, le jugeant incapable de régner. Il fit procéder à des investigations dans tout le royaume. Il cherchait un candidat de mérite exceptionnel, le trouva, il s'appelait Chounn<sup>19</sup>. Yao le soumit à une série d'épreuves dont il sortit triomphant. Puis, afin d'éprouver ses mœurs, il lui donna deux de ses filles en mariage. Enfin, il abdiqua en sa faveur. Après sa mort, et après le deuil triennal, Chounn fut élu. Le nouveau souverain partagea immédiatement le gouvernement de son empire en quatre régions; chaque région eut comme centre administratif une haute montagne; Chounn alluma lui-même un bûcher sur chacune de ces montagnes dans le but de signaler au Souverain d'en Haut son humble soumission à ses volontés.

Le règne de Chounn devait être très fécond. Les travaux qu'il accomplit, sous la direction de son ministre U<sup>20</sup>, furent gigantesques. Il modifia le cours des fleuves, creusa leur lit, réglementa le débit des affluents, établit un réseau de canaux qui reliaient les quatre centres de l'Empire, perça des montagnes, ouvrit des routes dans l'épaisseur vierge des forêts. Il rédigea un code pénal où se trouvaient, minutieusement consignés, les sanctions concernant les délits et les crimes, et dont les peines variaient, selon la nature et la gravité de l'offense, d'une légère amende à la castration et à la mort. Il fonda des écoles dans chaque région de l'Empire, un cours d'études supérieures dans sa capitale. À sa mort, il désigna son ministre U comme son successeur.

Ce dernier sut encore augmenter la puissance des Hia. Il réprima une révolte menaçante des Miao, ce qui consolida davantage son propre pouvoir. L'Empire se développait. Il comptait 13, 553, 935 âmes. Il était maintenant divisé en neuf régions, administrées par les grands feudataires de la race victorieuse. L'Empereur avait plus de cent ans lorsqu'il mourut. Par reconnaissance, les seigneurs élirent son fils aîné, Ki<sup>21</sup>. Ainsi, le pouvoir devint héréditaire. La dynastie prit le nom des clans : Hia.

19. Ou Shun. Élevé par des paysans, il se mérite le trône par sa sagesse. Connue aussi pour être l'inventeur du parachute.

20. Ou Yu, descendant de Huangdi, connu sous le nom de l'Empereur de Jade, souverain suprême, fondateur de la dynastie des Hia, en -2197.

21. Ou T'i, Qi, fils du précédent, qui devint empereur vers 2190 av. J.-C.

## SUN YAT-SEN

### II

Trois ans plus tard, Tai-Cheong reçut des mains du roi Kolokana un prix de grammaire anglaise. Dans le même temps, C.K.Ai se faisait chrétien. Les autres Chinois l'imitèrent<sup>22</sup>. Tai-Cheong, à son tour, prépara sa conversion. Father Willis avait bien travaillé.

Chez son frère, dans l'île d'Oahu, lors d'un congé, Tai-Cheong se moqua, devant l'autel des Ancêtres, des coutumes traditionnelles et des rites anciens. Ah-Mi s'emporta. Des injures furent échangées. Alors Tai-Cheong déclara qu'il se proposait d'embrasser la foi chrétienne. Ce fut comme si la foudre eut frappé la maison. Ah-Mi écrivit à son père, qui exigea le retour de l'apostat. Bouleversé, l'enfant dut retourner à Choy.

Cependant Ah-Mi, qui croyait à une exaltation passagère provoquée par des influences trop pressantes, le fit revenir au bout de quelques semaines<sup>23</sup>. À peine débarqué, Tai-Cheong trouva un refuge provisoire chez C.K.Ai. Puis il décida de regagner la Chine. Il emprunta quelque argent de son ami et prit passage à bord d'un mauvais rafiot qui le déposa à Canton. Et il s'engagea sur la route bordée de bambous qui conduisait à Choy.

Il retrouvait Choy, les rizières, le buffle, la maison de torchis, la mère boitillant sur ses pieds mutilés (c'était une Punt<sup>24</sup>) les yeux pleins de reproches, mais subissant déjà chez ce garçon l'autorité millénaire de l'homme, le père sombre, taciturne, qui ne rompait le silence que pour exalter la beauté des traditions et la vertu des rites. Tai Cheong [citait alors] l'Amérique, l'Angleterre, parlait de libération, de progrès. Le père criait, menaçait. Et Tai-Cheong, les jours de célébrations, devait s'incliner, un bâtonnet d'encens au poing, devant [Buck Dai], la divinité centrale de la pagode.

Des mois passèrent. Une sorte d'entente tacite [fut établie] entre le père et le fils. Ils évitèrent d'abord ces sujets qui les laissaient tous deux tremblants d'indignation, de courroux. Tai-Cheong peinait dans la rizière paternelle, cultivait sa

22. Il est plus probable que les autres Chinois étudiant au collège d'Iolani étaient déjà chrétiens, ou venaient de familles familières aux mœurs occidentales.

23. En vérité, Sun Yat-Sen ne retournera pas à Honolulu avant 1886, c'est-à-dire trois ans plus tard.

24. La tradition chinoise voulait que l'on bande les pieds des petites filles, afin d'empêcher leur croissance — les petits pieds étant synonymes de grâce et de féminité.

fatigue avec acharnement, jusqu'à l'anéantissement. Comme un fumeur, l'opium.

Au vrai, il était désespéré.

\* \*  
\*

Un jeune homme de Shanghai, du nom de Lu Ko-Tung<sup>25</sup>, vint un jour à Choy pour enterrer son vieux père. Il rencontra Tai-Cheong, devint son ami. Il était chrétien. Il était versé dans les langues étrangères et connaissait l'histoire de l'Empire. Il portait à la dynastie mandchoue, qu'il rendait responsable de toutes les humiliations subies par le peuple chinois depuis plus de deux siècles, une haine d'une violence farouche. Il rappelait à Tai-Cheong la chute de la dynastie des Ming<sup>26</sup> sous les assauts barbares des hordes de Mandchourie, le suicide du dernier empereur<sup>27</sup>, — et cet arbre [auquel] il s'était pendu, que l'on avait couvert de chaînes parce qu'il avait servi à sa mort, et par là même gardé de la torture — le viol des princesses de sang, la mutilation des dignitaires, le supplice des eunuques commis à la garde de la cité impériale, l'imposition, sous peine de mort, à tous les Chinois mâles, de la natte infâmante<sup>28</sup>. Mais ces grossiers cavaliers n'avaient même pas su tirer profit de leurs conquêtes. Ils avaient vite perdu, dans la mollesse de la Cité Interdite, les terribles vertus du Conquérant. Lu Ko-Tung rappelait encore la guerre de l'opium<sup>29</sup>, qui avait coûté vingt mille hommes à la Chine, — contre cinq cent vingt pertes anglaises — l'humiliante signature des Traités, l'ouverture des ports aux Puissances Occidentales. Puis il racontait la révolte des Taipings<sup>30</sup>, l'histoire de ce Roang qui, la tête farcie de tracts protestants, parcourut les

25. Ou Lu Hao-Tung (1868-1894).

26. Dynastie d'origine chinoise (1368-1644) : elle comporta 20 empereurs et fit connaître à la Chine un prodigieux essor commercial et artistique.

27. Chongzen, qui régna de 1628 à 1644 et qui se pendit plutôt que de se rendre au Mandchou.

28. Coiffure mandchoue, la natte fut imposée aux Chinois en signe de sujétion.

29. La guerre de l'opium (1839-1842) est la première guerre que la Chine eut à livrer contre un ennemi non-chinois; la défaite coûta Hong Kong, qui fut cédée à l'Angleterre.

30. Mouvement paysan, politique et religieux, qui provoqua une grande révolte populaire (1851-1854) contre le régime mandchou. Menés par Hong Xiuguan, qui, après une expérience mystique, s'était déclaré fils de Dieu, les Taipings occupèrent la ville de Nankin pendant près de quinze ans, créant le « Royaume de la paix céleste ». La répression du mouvement par le gouvernement impérial, aidé des Britanniques, fut sanglante.

régions du Sud en se proclamant le frère de Jésus-Christ, leva une armée composée de bandits et de mendiants, gagna les provinces du Fleuve Bleu, atteignit les portes de Pékin, brûla six cents villes, se rendit maître de Nankin qu'il occupa dix ans, dut enfin se rendre au grand Gordon<sup>31</sup> — de Khartoum — et vit passer au fil de l'épée cent mille de ses hommes<sup>32</sup>. Les Mandchous n'avaient gardé le pouvoir qu'avec l'appui des étrangers. Et peu d'années auparavant la bataille de Pali-kiao<sup>33</sup>, la prise de Pékin par les troupes anglo-françaises, l'incendie du palais d'hiver<sup>34</sup>, la fuite honteuse de l'empereur Wenn<sup>35</sup>, l'établissement et la consolidation des Concessions internationales.

Et voici qu'aujourd'hui, là-bas, à Pékin, tapie au fond de son palais impérial, Heu-Tsé<sup>36</sup> la concubine, affolée de luxure et d'intrigues, tissait — monstrueuse araignée — les fils des plus basses capitulations. Partout la défaite, la ruine, dues à la veulerie mandchoue.

La haine de Lu Ko-Tung, faisait trembler ses lèvres minces. Tai-Cheong ne se lassait pas de l'entendre. Il le questionnait sans cesse, réfléchissait. L'exemple des Anglais prouvait que rien ne pouvait résister à une petite armée disciplinée, entraînée selon les méthodes précises des Occidentaux. Il ne parla bientôt plus que de plans, d'armes, de stratégie. Lu Ko-Tung plaisantait : « Qui sait, peut-être êtes-vous le futur Napoléon chinois ? »

Tai-Cheong riait. Il appelait son nouveau camarade « l'ami doctrinal ». Et un trait qu'il avait cité à propos de la révolte des Taipings le poursuivait, le hantait. Il lui avait dit : « Roang pénétrait avec ses bandes dans le village, se dirigeait vers la pagode et renversait les idoles. Et le peuple, ayant naïvement attendu la vengeance des dieux, doutait bientôt de leur puissance, écoutait les paroles de l'homme, le suivait. »

31. Le général Charles Gordon (Woolwich, 1833 — Khartoum, 1885).

32. Gordon ne fut pas responsable de cette tuerie. Il fut trompé par les Mandchous. (Note d'Alain Grandbois)

33. Village de Chine, dans la province de Ho-pei, où, en 1860, les troupes françaises et anglaises remportèrent sur les Chinois une victoire qui leur ouvrit les portes de Beijing.

34. Il s'agit plutôt du Palais d'Été.

35. Il est ici question de l'empereur Tao-Konang, 6<sup>e</sup> souverain mandchou, qui régna de 1820 à 1850.

36. Tseu-Hi (Cixi, Tz'u-Hsi) (1835 -1908), concubine mandchoue de l'empereur Hsien Feng, régente de son fils Tongche, puis de son neveu Kouang Su. Farouchement anti-occidentale, intransigeante et d'esprit étroit, elle fut surnommée le « vieux Bouddha ».

\* \*  
\*

Peint de couleurs éclatantes, imposant, gras, l'œil terrible et la moustache guerrière, Buck Dai, dieu central de la Trinité du village, avait à sa droite Tin Hau, Reine des cieux, à sa gauche Keum Fah, Déesse des fleurs. À ses pieds, le sol était jonché de fruits, de fleurs, de légumes, de paniers de riz, de racines de bambous, de papiers votifs. Le respect qu'il inspirait aux villageois tenait de la crainte, non de l'amour. Il les terrifiait.

Un jour, Tai-Cheong et Lu Ko-Tung se rendirent à la pagode. Elle était déserte. Tai-Cheong sortit un petit poignard qu'il avait dissimulé et mutila le dieu. Il s'attaquait aux deux autres idoles quand des fidèles le surprirent, donnèrent l'alarme. Les deux amis prirent la fuite. On les chercha tout le jour. Le village trembla de crainte. Tous les travaux furent interrompus, le conseil des Anciens fut réuni. Il fallait punir les coupables afin d'apaiser la juste colère des dieux. On les chercha en vain. Par prudence, les jeunes gens s'étaient séparés. Et Tai-Cheong était déjà loin sur la route bordée de bambous qui conduisait à Canton.

Vers la fin de sa vie, Tai-Cheong, devenu Sun Yat-Sen, écrivait que sa révolution avait commencé ce jour-là.

Elle dure encore.

Mais elle devait renverser un empire vieux de quarante siècles.

## CHRONIQUES de l'EMPIRE

### II

La dynastie des Hia dura quatre cent trente ans. Elle fournit quinze empereurs. Le premier, T'i, eut à combattre un de ses seigneurs que les richesses, la puissance et l'ambition avaient porté à la révolte. T'i conduisit lui-même son armée. Il était nonagénaire. La veille de la bataille, il harangua ses troupes avec feu : « Hommes des six légions, je vous le dis avec serment... Le seigneur de Hou ayant rejeté le calendrier officiel, le Ciel lui a retiré son mandat, et moi je vais lui infliger le châtement décrété par le Ciel... Hommes de droite, si vous n'attaquez pas à droite; hommes de gauche, si vous n'attaquez pas à gauche; conducteurs de chars, si vous ne dirigez pas vos chevaux droit à l'ennemi, vous aurez failli à votre devoir... Ceux qui auront obéi, seront récompensés devant les tablettes de mes Ancêtres. Ceux qui auront désobéi,

seront mis à mort devant le tertre du Patron du sol<sup>37...</sup>». Le seigneur de Hou essuya la plus sanglante défaite de la jeune histoire de Chine.

Et les descendants de T'i se succédèrent sur le trône impérial. Il y eut des querelles de famille, des enlèvements, des rapt, des assassinats. Les princes feudataires s'accroissaient en force. Les chefs d'armée formèrent peu à peu une aristocratie militaire qui pressurait le peuple, devenait arrogante, se dégageait du Pouvoir central.

Sous le douzième empereur, on découvrit l'usage du fer. Les guerres devinrent plus meurtrières, et les tribus aborigènes furent définitivement domptées. Koei<sup>38</sup> fut le quinzième et dernier empereur de la dynastie Hia. Il était doué d'une force extraordinaire, soulevait un cheval au bout de ses bras, brisait les glaives les mieux trempés sur son genou. Sa fourberie, sa cruauté, n'eurent point d'égal. Il tremblait devant l'impératrice, Mei-hi<sup>39</sup>, qui l'affolait. Mei-hi se jouait de toutes les perversités. Elle s'était fait construire un palais d'ivoire et de porphyre où elle avait accumulé les richesses les plus rares. Elle faisait venir à grands frais du pays des Man des pièces d'une soie somptueuse que Koei, à ses pieds, déchirait lentement, parce que cette musique la ravissait. Elle avait fait creuser dans la cour de son palais un immense bassin que l'on remplissait de vin de riz. Des amas de viande étaient disposés sur les bords. À un signal donné, on lâchait dans la cour, tels des bêtes fauves, des hommes et des femmes nus que l'on avait affamés depuis des jours, qui se ruaient sur les vivres et plongeaient dans l'alcool. Bientôt ivres, repus, des couples se formaient, se prenaient. Les cymbales battaient, les flûtes jouaient. Quand les derniers délires secouaient les corps, les bourreaux, d'un seul coup, tranchaient les têtes liées. Le sang jaillissait et empourrait les dalles de marbre. Alors Mei-hi, dans la clameur des cris et des râles, recherchait l'étreinte de Koei.

À la Cour, on murmurait. Des ministres avertirent l'Empereur. Celui-ci s'emporta, pourchassa les mécontents, en fit exécuter un grand nombre. D'autres purent s'enfuir. Ils se réfugièrent sur les terres d'un grand seigneur, le prince Tang<sup>40</sup>. Koei se croyait invulnérable. Il disait : « Je suis à

37. Grandbois tire ce discours connu sous le nom de « harangue de Hou », du *Chou King : Les Annales de Chine*, traduction de Couvreur, Paris, Cathasia, rééd. 1950, p. 89.

38. L'avènement de Koei (ou Jie) eut lieu vers 1818 av. J.-C.

39. On possède peu d'informations sur l'impératrice Mei-hi (ou Daji), outre le récit de ses cruautés, qu'on trouve dans *Les Annales de Chine*.

40. Descendant d'un des ministres de l'empereur Shun, couronné en -1765.



l'Empire ce que le soleil est au firmament. Quand le soleil aura péri, je craindrai moi aussi<sup>41</sup> ». Ses astrologues lui affirmaient que la conjonction des astres lui assurait un destin éclatant de gloire. Mais chez Tang, on s'indignait, on complota. Le prince réunit une armée. Certains grands feudataires hésitaient à le suivre. Comment marcher contre le Fils du Ciel? Tang leur dit que les crimes de l'Empereur avaient lassé le Ciel, que le Ciel l'avait chargé de lui retirer ce Pouvoir dont il se montrait si indigne. Lui, Tang, devait obéir aux ordres du Souverain d'en Haut, sans quoi il se verrait durement puni. Ses amis devaient l'aider, ou subir les mêmes châtiments. Ils le suivirent. Ils forcèrent Koei dans sa capitale. Koei dut prendre la fuite. Mei-hi découvrait un nouveau frisson : la peur. La dynastie Hia avait vécu.

### SUN YAT-SEN

#### III

Son mince pécule s'épuisait. Il flânait dans les rues de l'immense ville, s'arrêtant aux trous sombres des échoppes, des boutiques, regardant battre le fer, tisser la soie, laquer les meubles, enluminer les porcelaines, tailler l'ivoire, souffler le verre, suivait la foule criarde et nerveuse, plus dense qu'une fourmilière, de la colline sacrée aux rives grouillantes de la rivière des Perles<sup>42</sup>. Il se nourrissait d'un poignée de riz, de quelques graines de pastèques. Il dormait au fond de sordides impasses, parmi les coolies, les mendiants, les marchands ambulants, les hors-la-loi, les vagabonds porteurs de pustules, d'ulcères, de syphilis, de chancres, de lèpre. Quand vraiment la faim le mordit, il s'en fut errer du côté des missions. Il vit sortir un étranger de l'hôpital protestant, l'aborda en lui adressant la parole en anglais. Surpris, le docteur Kerr<sup>43</sup> lui posa quelques questions, l'entraîna dans son bureau. Kerr dirigeait l'American Missionary Society de Canton, composée d'un hôpital, d'un service de propagande, d'une école enseignant les premiers principes de la médecine occidentale. À l'issue de cet entretien, Tai-Cheong avait obtenu l'emploi de planton à l'hôpital et la permission de suivre les cours de l'école. Il fut planton zélé, et brillant élève. Un an plus tard, Kerr le faisait entrer à la Faculté médicale de Hong-Kong<sup>44</sup>,

41. Citation tirée du *Chou King : Les Annales de Chine*, (*op. cit.*, p. 103).

42. Rivière Chuchiang.

43. John Kerr, médecin écossais.

44. Maintenant Queen's College.

qui venait d'être fondée. Ces succès parvenus à Choy par les soins missionnaires lui firent pardonner le scandale des idoles. Son vieux père le réclama. Il lui avait choisi une femme<sup>45</sup>. Tai-Cheong se rendit à Choy, épousa la jeune fille — elle s'appelait Lu Szu<sup>46</sup> — passa quelques jours avec elle, revint à Canton, gagna Hong-Kong, afin de commencer ses études médicales. Il revenait de Choy possesseur d'un nouveau nom que le mariage, selon la coutume, lui avait attribué : Tuck Mung. Quant à Lu Szu, elle demeura, comme il est d'usage, au service de ses beaux-parents, et peina dans la rizière. Neuf mois après, elle lui donna un fils.

\* \*  
\*

La ville de Hong-Kong s'étagait en amphithéâtre, au pied du port, jusqu'au sommet du roc. Du sommet du roc, les forteresses britanniques guettaient les secrets, les convulsions, l'immense respiration de l'Empire Céleste. Des canons pointés dans toutes les directions maintenaient le respect des traités arrachés à la faiblesse mandchoue. Dans le port, les sampans, les jonques pansues, frôlaient les puissantes coques d'acier des croiseurs battant pavillon anglais. Des compagnies de marins au teint rouge brique défilaient dans les rues de la ville, fendant la foule chinoise comme l'étrave d'un navire, l'eau. Tai-Cheong admirait les canons, les croiseurs, les fusiliers. Son orgueil ne souffrait pas de l'occupation étrangère qu'il attribuait aux usurpateurs mandchous. Il méprisait la faiblesse, non la force. Il partageait son temps entre l'école de médecine, l'American Congregational Mission, où un certain Révérend Hagar<sup>47</sup> l'instruisait pour le baptême, et l'amitié d'un jeune homme qu'il avait connu à Canton, Chen Chi-Liang<sup>48</sup>.

Il lisait avidement Rousseau, Mirabeau, Proudhon, des ouvrages de politique, de sociologie, annotait l'histoire de la Révolution américaine. Il tenait d'interminables conversa-

45. Grandbois ici se trompe : le père de Sun Yat-Sen est fort probablement mort en décembre 1883 et le mariage de Sun n'a lieu qu'en mai 1884.

46. Ou Lu Mu-Chen (1867-1952). Sun en divorcera en 1925.

47. Charles R. Hager, missionnaire américain, voisin de chambre de Sun Yat-Sen ; il le baptisera en 1884. Toutes les sources citent erronément Hagar plutôt que Hager ; Grandbois reprend cette faute.

48. Tout ce que l'on sait sur Chen Chi-Liang est rapporté ici par Grandbois.

tions avec Chen Chi-Liang. Celui-ci appartenait à la société de la Triade<sup>49</sup>. Parmi les innombrables sociétés secrètes de la Chine, la Triade était l'une des plus anciennes, des plus puissantes. Elle combattait la dynastie mandchoue. Chen Chi-Liang y introduisit son ami. Tai-Cheong se prêta au rituel d'initiation, fit le serment solennel du sang.

Désormais, les efforts des deux jeunes conspirateurs, les études médicales qu'ils poursuivaient, ne furent dirigés que dans le but de la Révolution. Chen Chi-Liang disait que le grade de médecin « donne la considération et permet de parler en secret et de manier les poisons... » Ils se lièrent d'amitié avec deux autres jeunes Chinois, Yu Chao-Chi et Yang Ho-Liu<sup>50</sup>. La police les tint bientôt pour suspects. Leurs camarades de la Faculté les avaient surnommés les « quatre inséparables coquins », les évitaient.

En 1887, Tai-Cheong entra comme interne à l'Alice Memorial Hospital<sup>51</sup>, que dirigeait le docteur Cantlie<sup>52</sup>. Cinq ans plus tard, il obtenait le titre de docteur en médecine et en chirurgie de l'Université de Hong-Kong. Il était le premier diplômé de l'École. Il prit le nom de Sun Yat-Sen.

(Yat : jour ; Sen : rénovation)

\* \*  
\*

À Choy, on voulut qu'il s'établît à Canton, à Hong-Kong. Dans ces villes, sa fortune serait vite assurée. Il s'y refusa catégoriquement. Il expliqua à sa famille consternée qu'il avait pris la décision de se consacrer uniquement à l'apostolat révolutionnaire. On s'indigna, on pleura. Rien ne put le fléchir. Il avait choisi provisoirement Macao comme lieu d'habitation. Il imaginait que la colonie portugaise offrait plus de sécurité pour l'exécution de ses projets que les villes de Chine. Après le départ de son fils, le vieux Sun Tat-Sung fit parvenir à Ah-Mi les maigres économies qu'il avait péniblement amassées tout le long de quarante ans de travaux dans la rizière, en prévision de repréailles possibles que pouvait exercer le gouvernement de la province lorsque les activités du rebelle seraient connues.

49. Société secrète, aussi appelée Trois-Unions. Fondée au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, elle visait à renverser la dynastie mandchoue. Ses membres entretenaient un rituel inspiré de celui des Francs-maçons.

50. Aucune information n'a pu être trouvée sur ces personnages.

51. Fondé par Sir Ho Kai, médecin chinois occidentalisé.

52. James Cantlie, médecin anglais, rédacteur du premier guide de premiers soins de l'Ambulance Saint-Jean.

Sun acquit une villa dans la banlieue, au flanc d'une colline, à mi-chemin de la colonie chinoise et de la colonie européenne. Il s'inscrivit à l'hôpital local. Tout de suite la clientèle afflua. Ses diplômés étrangers le servaient. Peut-être trop à son gré. Car sa maison était devenue le rendez-vous de tous les proscrits politiques de l'empire. Il intriguait, complotait. Des membres de la Triade — dont Chen Chi-Liang était devenu le chef — accouraient de Canton, de Hong-Kong, d'Amoy, de Shanghai. Toute la nuit, la villa bourdonnait du bruit des agitateurs. Sun Yat-Sen fabriquait des explosifs, achetait des armes qu'il enfouissait dans son jardin. Il avait maintenant deux fils. Muette et résignée, Lu Szu vivait avec eux dans un petit pavillon qui lui était réservé. Elle passait des semaines sans voir son mari.

Cependant ces continuelles allées et venues, une volumineuse correspondance, les ragots du voisinage commencèrent d'intriguer la police portugaise. N'ayant point de preuves certaines, elle n'osait intervenir, se contentait de surveiller, d'épier. L'ironie du sort voulut que les médecins de l'hôpital, jaloux des succès professionnels de leur nouveau confrère, portèrent plainte devant les autorités, déclarant que celui-ci, ne possédant point de diplôme portugais, ne pouvait prétendre au droit d'exercice de la médecine dans la presqu'île. La police le pria fort poliment de déguerpir. Lu Szu garda la villa, elle ne devait pas revoir souvent les révolutionnaires.

\* \*  
\*

Lu Ko-Tung le reçut à Canton. Ils virent Chen Chi-Liang. Celui-ci désirait obtenir certains renseignements sur la condition de la cour mandchoue, et des indications précises au sujet des projets et des agissements des sociétés secrètes affiliées à la Triade. Il les chargea de cette mission.

Ils séjournèrent à Tsientsin<sup>53</sup>, à Pékin. La faiblesse du Pouvoir était éclatante. L'Empire s'effritait aux mains luxurieuses de l'Impératrice. Mais les associations secrètes du Nord<sup>54</sup>, si elles haïssaient la dynastie, travaillaient surtout pour combattre l'occupation occidentale des ports. Au contraire, Sun et ses amis désiraient se servir de l'étranger pour hâter la chute de l'Empire.

53. Port à 140 km au sud-est de Beijing.

54. La principale était le mouvement boxer, constitué de paysans et farouchement anti-occidental.

Ils vinrent à Shanghai, remontèrent le Yang-tsé-Kiang, visitèrent Hankéou<sup>55</sup>, Wuchang. Les sociétés secrètes pullulaient dans les deux immenses villes du grand fleuve. Mais elles partageaient les idées des agitateurs du Nord et soulevaient la population contre les Blancs. Déjà le mouvement boxer se dessinait. Les deux amis étaient à peine de retour à Canton qu'une guerre imprévisible éclata<sup>56</sup>.

Le Japon, depuis longtemps, convoitait la Corée. Il assurait même qu'il possédait sur elle d'anciens droits de conquête bien que, depuis un temps immémorial, les rois coréens se fussent reconnus vassaux des empereurs chinois. La Corée était riche. On y trouvait le blé, le riz, le maïs, tous les fruits, de grands troupeaux, de profondes forêts. Mais elle était mal défendue par ses habitants, et nullement par sa suzeraine. Le mikado profit[a] d'un incident sans importance pour envahir la péninsule. C'était déclarer la guerre à la Chine.

Ce fut un bel éclat de rire dans les chancelleries européennes. Le Japon s'attaquer à l'immense Empire chinois! Les cercles diplomatiques, jusqu'alors, s'étaient souciés à peu près du Japon comme du Guatémala ou du grand Duché du Luxembourg. Les petits attachés d'ambassade, faute de parieurs, ne purent parier sur l'issue de la guerre. Il y eut dans le monde un vague mouvement de curiosité : Paris se mit à lire Loti<sup>57</sup>, Berlin cita des statistiques, Moscou haussa les épaules, dépêcha cependant des observateurs en Sibérie, Londres, seule, demeura muette. On prétendit plus tard qu'elle appuyait les armées nipponnes.

Le succès fut foudroyant. Les armées chinoises balayées, le traité de Shimonoseki lui accordait le Leao-Yang<sup>58</sup>, Formose, les Peccadores<sup>59</sup>, le droit de navigation libre sur les grands fleuves de Chine, une indemnité de guerre de deux cent millions de taëls. Outrés, les Chinois blâmèrent les Mandchous, l'Impératrice.

\* \*  
\*

55. Aujourd'hui Han K'ou. Ce port de Chine, situé dans le nord-est, forme, avec Wu-ch'ang et Han-yang, la ville de Wu-han.

56. La guerre sino-japonaise de 1895.

57. Grandbois admirait le style de Pierre Loti.

58. Liao-Yuan, important centre agricole dans le nord-est de la Chine.

59. Pescadores ou Pen'g-Hu Lieh-Tao, archipel de soixante-quatre îlots, dans le détroit de Taiwan.

Pour les conjurés de Canton, l'occasion se montrait favorable à un soulèvement. Mais il leur manquait de l'argent, des armes.

On pensa aux Philippines, où vivaient de nombreux Chinois conquis aux idées libérales. Sun Yat-Sen fonda la « Société d'éducation ». Puis il s'embarqua pour l'Archipel. L'accueil qu'il y trouva fut tiède, l'argent, nul. Personne n'avait la foi. On prétendait que les temps n'étaient pas venus, que les masses chinoises n'étaient pas mûres pour la Révolution. « Que l'Empire se dissolve de lui-même de sa propre pourriture. Alors seulement nous devons agir. Ce serait une faute grave que de vouloir précipiter des événements inéluctables, mais encore trop lointains... » Sun revint à Canton avec deux nouveaux fidèles, les frères Ten Yui-Nan et Ten Teh-Chang<sup>60</sup>.

Il partit pour Honolulu. Il rencontra dans les îles plus de sympathie, recueillit certains fonds qui [lui] permirent de gagner l'Amérique. Il tint à San Francisco de nombreuses assemblées, mais ses théories révolutionnaires furent noyées dans un flot d'interminables considérations. On lui parla de démocratie, de droits égalitaires, de « place pour tout le monde au soleil ». Mais ces belles choses, que l'on appliquait si allègrement à la jeune Amérique, on refusait de les admettre pour la vieille Chine. Il quitta la Californie, se rendit à Chicago, à New York. De New York, il rédigea un long mémoire adressé au gouvernement de Pékin, dans lequel il indiquait les grandes lignes d'un programme réformateur qui était basé sur trois points essentiels : l'utilisation de tous les talents ; l'amélioration de l'agriculture et l'intensification de sa production ; la répartition équitable de tous ces produits.

Ce mémoire fit du bruit dans la presse américaine. Le gouvernement de Pékin demeura muet. Sur le paquebot qui le ramenait en Chine, Sun Yat-Sen fut avisé par le gouverneur de Shanghai de ne point s'arrêter dans cette ville, car il avait reçu l'ordre de s'emparer de lui. Le gouverneur était secrètement affilié à la Triade. Il ajoutait que son mémoire, ayant fort irrité le Pouvoir, celui-ci avait décidé de sévir avec la plus grande rigueur contre les séditeux.

Sun Yat-Sen rejoignit Canton sans encombre. Une heureuse surprise l'y attendait. Ses amis étaient remplis d'espoir. Des fonctionnaires, des membres de la police, des préposés aux douanes, des officiers de la garde, un vice-amiral s'étaient joints à la Société d'éducation, à la Triade, apportaient de

60. Aucune autre information n'a pu être trouvée sur ces personnages.

l'argent. Chen Chi-Liang préparait l'assaut de Canton. Il chargea Sun de l'organisation militaire du coup de force.

Sun ouvrit un entrepôt à Hong-Kong, pour le compte d'une compagnie fictive. Il y entassa des caisses de ciment, de clous. Puis il fonda à Canton, dans l'île de Shamen<sup>61</sup>, au cœur même de la concession britannique — l'Association des études agricoles — pour laquelle il loua un vaste local où habitèrent les membres les plus dévoués à la cause. Pendant ce temps, Chen Chi-Liang et Lu Ko-Tung, dans la petite ville de Yang-Chen<sup>62</sup>, dirigeait un gymnase où, sous prétexte de culture physique, des instructeurs enseignaient à la jeunesse révolutionnaire le calcul, la stratégie, le maniement des armes. Lu Ko-Tung avait vendu ses terres, ses bijoux, tous les biens qu'il possédait afin de pourvoir à ces dépenses. Les caisses de ciment et de clous expédiés de l'entrepôt de Hong-Kong affluaient au siège de l'association de Shamen, où elles se transformaient miraculeusement, quand on les ouvrait, en caisses de poignards du Mexique et de revolvers américains.

Enfin tout fut prêt. On allait décider de la date et de l'heure de l'attaque quand une caisse de clous maniée maladroitement par un débardeur, se brisa sur les quais de Canton. Des armes s'en échappaient. Un contrôleur courut en avertir le vice-roi. Les locaux de l'Association furent immédiatement cernés, occupés. Soixante-dix membres s'y trouvaient réunis. On les arrêta. Lu Ko-Tung se trouvait parmi eux. On voulut le faire parler. On employa tous les moyens de torture : l'eau, le fer, le feu.

Lu Ko-Tung fut inébranlable. On le décapita.

C'était le premier martyr de la Révolution. Et son premier échec.

## CHRONIQUES de l'EMPIRE

### III

Tang prit le nom dynastique de Chang<sup>63</sup>. Son règne fut agité. Bien qu'elle eut été provoquée par la honte et les folies de Koei, la conquête qu'il avait faite du pouvoir suprême avait laissé chez les esprits conservateurs une gêne, un malaise, un étonnement difficiles à dissiper. On ne renverse pas impunément les dieux, mêmes les néfastes. Le nouveau Fils du Ciel

61. Située au sud de Canton, dans la « rivière des Perles », où se trouvaient depuis 1860, les concessions européennes.

62. Il s'agit de Yang-ch'uan, maintenant petit centre industriel.

63. Ou Shang, seconde dynastie chinoise, en place de 1765 à 1401 avant notre ère.

était depuis trop peu de temps séparé des hommes, qui ne vénèrent pleinement que l'inconnu.

Cependant Tang possédait au plus haut degré le sens de la politique. Il chargea d'abord ses capitaines de réprimer les rébellions, ses ministres de poser les actes administratifs, ses gouverneurs de percevoir les impôts. Mais on ne le vit plus officier les sacrifices publics. Il vécut au fond de son palais dans une solitude secrète qu'il entoura de mystère. L'usurpateur voulait se faire oublier. Le Fils du Ciel créait sa légende, se confondait avec les dieux.

Ses descendants sortirent peu à peu de leur retraite à mesure que la dynastie enfonçait ses origines dans le temps. Ils profitèrent des enseignements du grand Ancêtre. Les neuf régions de l'Empire furent gouvernées par des seigneurs, sous la surveillance d'un contrôle spécial exercé par les ministres de la Cour. Les seigneurs se divisaient en cinq classes, désignées par cinq titres : duc, marquis, comte, vicomte, baron. Les titres et fiefs étaient héréditaires. Ils avaient sous leur contrôle de petits vassaux, lesquels vivaient de l'exploitation de la plèbe. Celle-ci faisait partie du cheptel domanial au même titre que les troupeaux ; elle fournissait des bras pour les travaux, des unités pour la guerre. Elle se nourrissait de poissons et de riz. Chez elle, le mariage était obligatoire et la procréation surveillée par le chef du village. Le couple stérile était marqué d'infamie, chassé de la communauté.

Le code pénal, minutieusement établi, mentionnait trois mille crimes et délits, punis par cinq supplices : la mort, la castration, l'amputation des pieds, l'amputation du nez, la marque au fer rouge. Chaque peine pouvait être rachetée. (La peine de mort était levée pour le prix de six mille onces de cuivre.) On employait les mutilés du nez à la surveillance des portes des villes et des villages, les mutilés des pieds au service des galères, les castrats dans les harems.

Lorsque l'un des grands feudataires devenait trop puissant, les Empereurs excitaient contre lui la convoitise et la jalousie des seigneurs des régions limitrophes, qui levaient des troupes et lui portaient la guerre. Devant cette coalition, supérieure à son adversaire par le nombre, et qui avait longuement mûri, et dans le secret, son plan de campagne, le feudataire mordait généralement la poussière. Par le moyen de nouvelles intrigues, la Cour effectuait le partage du butin d'une façon si habile que les conquérants ne s'en trouvaient point agrandis. Au contraire, leurs armées licenciées, ils regagnaient des terres qu'une longue absence avait laissées stériles, des villages dévastés par les pillards, des cités appauvries par le gouvernement vorace des intendants.



Ils implorèrent alors des secours de l'Empereur qui, en leur fournissant avec une réserve prudente, ne cessait d'augmenter son prestige et son autorité.

Cependant, dans le cours des siècles, cette vigilance finit par se relâcher. D'autre part, les barbares menaçaient sans cesse l'Empire. Au Sud, les Man; au Nord-Est, les I; à l'Ouest, les Jong, qui combattaient avec des lances; au Sud-Ouest, les Ti, qui descendaient la nuit de leurs montagnes pour brûler les villes, et les Tcheou, troglodytes habitant la vallée de la Fenn, et mortels ennemis des Jong. L'Empereur dut alors ménager ses ducs, leur permettre même de s'accroître, afin qu'ils puissent repousser les invasions.

Le dix-huitième Empereur Chang, P'ankeng<sup>64</sup>, après avoir consulté les oracles, changea le nom de sa dynastie en celui de Yinn. Il changea également sa capitale, qu'il transporta plus à l'Ouest, dans le but de réduire le nombre des hauts fonctionnaires parasites et des aristocrates remuants qui avaient pris racine autour du palais impérial. Les uns gémissaient, les autres se révoltèrent. Ils disaient que leurs biens perdaient ainsi toute valeur, que leurs fils se verraient privés de la « grande étude ». P'ankeng fit égorger ceux qui criaient le plus fort; ruinés, ceux qui eurent la vie sauve se réfugièrent dans les provinces lointaines, où on les oublia. Cent ans plus tard, l'empereur Ou-Ting<sup>65</sup> repoussa victorieusement les barbares King et Tcheou. Les Tcheou demandèrent asile à leur vainqueur, qui le leur accorda. Ils luttèrent à leur tour contre les ennemis de l'Empire, remportèrent des succès décisifs. Tsi-Li, leur chef, obtint un fief dans l'Ouest et fut nommé duc. Son fils Tchang<sup>66</sup> agrandit le domaine et acquit un grand renom dans les lettres. Il connaissait aussi l'astrologie, interprétait les mouvements cosmiques, et s'étant fait construire un observatoire, il osa sacrifier au Ciel et à la Terre, privilège sacré qui jusque là avait été réservé à l'Empereur. Il eut deux fils, Fa, qui possédait le génie des armes, et Tan, qui cultivait la poésie et les sciences de la divination. Ils descendaient par les femmes de l'Empereur K'i, des Hia. Dans le duché, on avait surnommé Fa, « l'Empereur Ou ». Il s'était distingué par de brillantes victoires dans des combats livrés contre les Jong, qui passaient pour les meilleurs guerriers parmi les barbares.

Dans sa capitale, l'empereur Yinn répétait les fautes du dernier des Hia. Son palais abritait les pires débauches. Il

64. Ou Pangeng; après son avènement en 1401 av. J.-C., il change le nom de la dynastie Shang pour Yin (Yinn).

65. Grandbois fait probablement ici référence à l'empereur Zhou, dit le cruel.

66. Ou Chang, comte de l'Ouest.

rançonnait ses vassaux, couvrait ses favoris de faveurs. Sa conduite lui avait attiré les reproches du courageux Tchang, qui fut jeté dans les cachots d'une forteresse, et délivré au bout de deux ans par le moyen d'une rançon exorbitante. Les rigueurs subies avaient altéré mortellement sa santé. Ses fils voulurent venger sa mort. Fa leva des troupes, s'allia à d'anciens adversaires, les I, marcha sur la capitale. Il avait quatre cent mille hommes, quatre mille chars de guerre. L'Empereur disposait de sept cent mille soldats. Avant de livrer la bataille, et selon la tradition, Fa harangua son armée : « Vous êtes venus jusqu'ici, hommes de l'Ouest. Princes mes amis, ministres, officiers, chefs de mille, chefs de cent, et vous guerriers de diverses races, mettez vos lances au pied, appuyez vos boucliers à terre, car je vais vous parler. — Les Anciens disaient : "la maison où la poule chante le matin (au lieu du coq) sera ruinée". L'Empereur actuel des Yinn n'écoute que sa femme. Abruti par la débauche, il a oublié ses Ancêtres et ses parents. Il a donné des charges à des malfaiteurs, qui ont capté sa confiance. Moi, Fa, je vais appliquer à ces criminels la sentence du Ciel. Nous allons attaquer. Chaque fois que vous aurez avancé de six ou sept pas, arrêtez-vous le temps de serrer les rangs. Foncez comme des tigres, des panthères, des ours; mais laissez échapper les ennemis qui fuiront, car ils nous serviront plus tard. Courage, braves guerriers. Tout lâche sera puni de mort<sup>67</sup> ».

Fa fut vainqueur, et sous le nom de Ou, fonda la dynastie Tcheou.

67. Grandbois tire ce discours du *Chou King: Les Annales de Chine*, (op. cit., p. 137).